

“ Il y a maintenant cinq années, comme je rentrais de Rome, revêtu des insignes du cardinalat que je venais de recevoir, je dus, pour aller à Tunis, passer par leur île. Ils en furent avertis par la presse, et jamais je n'oublierai les démonstrations avec lesquelles ils voulurent recevoir un cardinal français. Certes, il n'y eut pas là d'arrière-pensée politique. Je ne l'aurais pas supportée.

“ Ils sont et ils resteront les fidèles et loyaux sujets de l'Angleterre. Je les en loue, car ils ne trouveraient nulle part une puissance qui, toute protestante qu'elle soit, respectât mieux ce à quoi ils tiennent le plus : leur religion et leur culte. Je ne m'abuse pas, non plus, sur le mobile principal qui les guidait. Avec leur foi ardente, ils honoraient surtout en moi mon caractère religieux ; mais, à côté de ce sentiment, il n'était pas difficile d'en dé mêler bientôt un autre qui éclatait aussi de toutes parts.

“ J'étais le premier cardinal français qui eût mis le pied dans leur île, et ma présence réveillait, pour eux, les plus grands souvenirs du passé. Malte, au temps de ses chevaliers, avait entretenu des rapports étroits et séculaires avec la France. Un grand nombre de ses commandeurs appartenaient à notre noblesse. Ils ont laissé là, avec leurs tombes qui se voient encore dans toutes les églises, le souvenir de leur esprit d'entreprise, de leurs qualités aimables, de leur bravoure. Plusieurs grands maîtres étaient aussi de notre sang, et ce n'est pas une mince joie pour nous de voir que la capitale, La Valette, l'imprenable, porte encore son nom français, qui est celui de son fondateur.

“ C'est quelque chose de ce passé glorieux qui semblait leur apparaître dans mon humble personne. Aussi, la population entière, en foule immense, son clergé en tête, vint elle me recevoir sur le pont, avec des acclamations sans fin. L'évêque, vénérable vieillard, m'avait gracieusement offert son équipage ; mais le peuple le détela, quoi que je puisse dire, et ce fût traîné ou plutôt porté par lui que j'arrivai au palais épiscopal, au son des cloches de toutes les églises, au bruit des boîtes à poudre, sous une pluie de fleurs qui tombaient de toutes les maisons. Mais, ce qui m'é-mouvait le plus encore, en un sens, et faisait monter malgré moi des sanglots étranglés jusqu'à ma gorge, ma voiture ne cessa d'être entourée des drapeaux de la France, portés devant et près de moi, mêlés aux drapeaux du pays, et à ceux du Saint-Père, au milieu des cris mille fois répétés de : Vive le Pape ! Vive le cardinal ! bientôt suivis du cri formidable de : Vive la France !

“ Le soir, les églises, les rues étaient illuminées. Deux jours après, la même foule vint, du haut des quais et des forteresses, me saluer au départ. Des barques nombreuses, chargées de musiciens, m'accompagnèrent jusqu'en pleine mer, jouant l'air de Pie IX et notre air national, et le dernier cri que j'entendis après celui de : Vive le Pape ! fut celui de : Vive la France !

“ Ce cri, il sera toujours dans mon oreille et encore plus dans mon cœur. Et voilà pourquoi, comme je l'écrivais en commençant,